



Deux mois s'écoulèrent dans ces enchantements. (Page 741.)

— C'est que vous grandissez encore, continua Athos avec un intérêt paternel et charmant d'homme mûr pour le jeune homme, et que les fatigues sont doubles à votre âge.

— Oh! monsieur, je vous demande bien pardon, dit Raoul honteux de tant de prévenances, mais dans un instant je vais être habillé.

— La suite au prochain numéro. —

RICHE ET PAUVRE

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

(Suite.)

XXV

Tandis qu'Antoine était retenu en Allemagne par les affaires de M. Paulin et par l'espoir de revenir plus riche vers Louise, celle-ci continuait à se livrer de plus en plus à sa fatale passion.

Boissard, qui avait d'abord conçu la pensée de fuir, comme nous l'avons dit, avait bientôt eu honte de ses scrupules. N'ayant dû jusqu'alors qu'au libertinage ou à l'avarice les faveurs qu'il avait obtenues de quelques femmes, il ne put résister aux attirements de cet amour naïf qui lui promettait des plaisirs inconnus. Fier, d'ailleurs, d'être pour la première fois véritablement aimé, il sentit s'éveiller dans son cœur le peu d'exaltation romanesque et jeune que la société y avait laissée : oubliant donc, pour un instant, préjugés, principes et habitudes, il s'associa à toutes les chimères de la jeune fille, partagea ses folles ivresses et se persuada qu'il pourrait vivre avec elle loin de tout, en pre-

nant ses bras caressants pour limites de l'univers.

Sans doute qu'au milieu de cette orgie de cœur, la raison mal endormie fit entendre plus d'une fois ses cris; mais avec la mauvaise foi de toutes les passions décidées à se satisfaire, sa passion feignit de ne pas l'entendre; il s'interdit prudemment la réflexion et plaça son coupable amour sous la sauvegarde de l'imprévoyance.

Deux mois s'écoulèrent dans ces enchantements, et l'orgueil semblait aider à la volupté pour enchaîner Boissard. Comme la Claire du comte d'Egmont, Louise était sans cesse en adoration devant son amant : c'était son prince, son roi, le neveu des fées. Elle s'agenouillait à ses pieds, et, appuyée sur lui, elle le contemplait avec l'amour émerveillé d'un enfant. Elle l'appelait, elle lui répétait qu'il était beau, elle baisait ses mains, elle cachait sa tête sur sa poitrine en le serrant convulsivement dans ses bras et lui criant mille fois qu'elle l'aimait. Comment résister à un culte si passionné? Arthur se laissa aller aux jouissances vaniteuses de cette divinisation, avec une sorte de transport.

Mais, si l'adoration est le plus sublime de tous les élans de l'âme, c'est aussi le plus difficile à varier. Le rôle d'idole ne peut plaire que pour un temps, et la monotonie forcée des hommages lasse bientôt.

Une fois la nouveauté de cette sensation épuisée, Arthur commença à se fatiguer du culte dont il était l'objet. Trop longtemps livrée à un enthousiasme inaccoutumé, son âme se détendait peu à peu et redescendait à ses goûts d'autrefois. Il se mit à regretter l'ancienne gaieté de Louise, ses frais sourires, ses lutineries joueuses. Il se demanda pourquoi il ne retrouvait plus en elle ces charmes qui l'avaient séduit; il lui en voulut de les avoir perdus, et il le lui reprocha.

Hélas! il n'était plus au pouvoir de la jeune fille de faire renaître ces fleurs des jeunes années! Elle aussi, elle avait goûté à l'arbre de la

vie; le paradis terrestre de son enfance s'était formé derrière ses pas, et elle était devenue sérieuse à jamais.

Malheureusement, la position qu'elle avait prise vis à vis d'Arthur était la plus dangereuse qu'elle pût choisir. En lui élevant un autel et en se prosternant devant lui, elle l'avait accepté pour maître, et, reconnaître la supériorité d'un égal, c'est presque toujours s'assurer son dédain. Les êtres les plus nobles échappent seuls à cette funeste tentation de marcher sur la tête qui se courbe et de s'en faire un piédestal. Le culte de Louise eut donc pour résultat d'exalter l'orgueil de Boissard. Il prit au mot l'humble adoration de la jeune fille, l'accepta comme l'aveu d'une infériorité et la regarda, avec quelque fierté, du haut de ce trône qu'elle-même lui avait élevé.

Tout, d'ailleurs, entretenait chez lui ce sentiment superbe. Qu'était cette enfant qu'il avait bien voulu aimer? Ne l'avait-il pas prise pauvre, abandonnée, baignée de larmes, lorsque lui, il était riche, beau et recherché? Ne lui devait-elle pas tout ce qu'elle avait goûté de bonheur? N'avait-il pas toujours été bon et généreux avec elle? Pourquoi s'étonner, après cela, qu'elle se montrât reconnaissante et qu'elle l'aimât avec respect, comme Dieu, puisqu'il avait remplacé pour elle la Providence?

Il n'ajoutait pas, à la vérité, que tous ses bienfaits il ne les avait peut-être prodigués à Louise que sous l'inspiration d'un honteux espoir; il n'ajoutait pas qu'il n'avait rien sacrifié pour la rendre heureuse, et qu'elle, misérable enfant, elle lui avait donné tout ce qu'elle avait au monde.

Il ne se demandait pas enfin si le bien qu'il lui avait fait pourrait compenser une seule des larmes de sang qu'il lui coûterait un jour.

Déjà même ces larmes commençaient à couler, car le bonheur de Louise n'était plus le même. Deux mois avaient suffi pour épuiser les transports d'Arthur. Revenu à plus de calme, il rentra dans sa vie accoutumée. Le monde qu'il avait quelque temps abandonné le